

Ciel, envers laquelle ils ont redoublé de confiance et d'amour (1).

Dans les annales de l'église de Ké-Sat, on a conservé le souvenir d'un grand bienfait de la très Sainte Vierge en 1885. Cette année-là, le choléra faisait de terribles ravages dans les environs, et tout à coup il éclata à Ké-Sat même. Un père Dominicain indigène était alors chargé de cette mission. Il réunit les notables, leur proposa de faire un vœu, de réciter un certain nombre de Rosaïres, et d'offrir le saint sacrifice au nom du peuple et en l'honneur de la Mère de Dieu, pour obtenir d'elle la cessation du fléau.

Le soir même toute la population venait à l'église soupirer l'acte de contrition et les prières du Rosaire, en invoquant l'intercession de la Mère miséricordieuse. Dès ce moment le fléau cessa à Ké-Sat. Les malades guérirent et personne ne fut plus atteint par la contagion.

Peu après mon arrivée à Ké-Sat, écrit le P. Garcia, les pirates enlevèrent de ce village une chrétienne d'une soixantaine d'années, et firent ensuite savoir à sa famille qu'on ne pourrait la racheter que pour une grosse somme qu'ils fixaient. La bonne vieille Anna Tai-Xuan eut beaucoup à souffrir dans le repaire de ces brigands, qui lui donnaient à peine à manger et tous les soirs lui mettaient les entraves aux pieds. Cependant elle ne perdit pas courage. Elle récitait son Rosaire jour et nuit, suppliant la très Sainte Vierge de la délivrer. A mesure que je priais, disait-elle, je sentais grandir en moi la confiance et la conviction qu'en effet je serais délivrée. Une nuit elle fut agréablement surprise de voir que les pirates avaient oublié de lui mettre les ceps aux pieds. Elle pria avec plus d'ardeur lorsqu'elle entendit une voix intérieure lui commandant de se lever et de fuir. J'hésitais, dit-elle, car je savais la fuite naturellement impossible, et si les pirates m'atteignaient, c'était pour moi la mort ; mais l'impulsion plus forte que ma volonté m'obligea à partir. Je passai devant des sentinelles qui ne me virent pas. Pendant trois jours, j'allai devant moi au hasard, car je ne connaissais pas le pays, partout, du reste, infesté de pirates. Je marchais la nuit et je me cachais le jour. Enfin,

---

(1) Récit du R. P. Garcia.